



Amalgame linguistique et ambiguïté sémantique d'un schéma prototypique de politesse : la salutation èwòndò

MBALA NTSAMA Anne Marie Lazare

Doctorante au Centre de Recherche et de Formation Doctorale en Arts, Langues et Cultures

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I (Cameroun)

This is an open access article under the [CC BY-NC-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/) license.



Résumé : La politesse est conçue comme l'ensemble des moyens par lesquels le langage gère, au nom du bon sens, le fonctionnement de la communication interpersonnelle. Le schéma prototypique de la politesse renvoie donc à la structure générale de la norme de comportement verbal ou non verbal adopté au cours d'une interaction, qui permet de gérer les relations sociales, de réguler l'échange communicatif et d'éviter les conflits. Dans cet article, nous nous proposons de définir la politesse dans le contexte de l'interaction verbale en èwòndò, à la lumière de la pensée gricéenne, en vue de désamalgamer les concepts et les attitudes linguistiques qui y sont liés en ce qui concerne une routine pragmatique usuelle èwòndò : la salutation. Par conséquent, les attitudes et concepts dont il est question ici et que nous allons examiner reposent sur la valeur de la salutation et surtout sur ce qu'elle représente dans le fonctionnement de la politesse en situation d'interaction verbale èwòndò. Notre objectif est de comprendre son fonctionnement, et plus précisément la construction des sens impliqués dans ce phénomène linguistico-pragmatique. Et pour ce faire, notre analyse se base sur les fonctions pragmatiques de la salutation èwòndò, révélées par nos travaux qui nous amènent à dire que la salutation est un schéma prototypique de politesse caractérisé par un amalgame linguistique et des ambiguïtés sémantiques.

Mots Clés : politesse ; salutation ; pragmatique ; routine ; communication, langage

Abstract: Politeness is conceived as the set of means by which language manages, in the name of common sense, the functioning of interpersonal communication. The prototypical schemata of politeness thus refer to the general structure of the norm of verbal or non-verbal behaviour adopted during an interaction, which makes it possible to manage social relations, regulate communicative exchange and avoid conflict. In this article, we propose a definition of politeness within the framework of verbal interaction in èwòndò in the light of Gricean thought, with a view to de-amalgamating the concepts and linguistic attitudes associated with it in relation to a common èwòndò pragmatical routine: the greeting. Consequently, the attitudes and concepts we are discussing and examining here are based on the value of the greeting and, above all, what it represents in the functioning of politeness in èwòndò verbal interaction. Our aim is to understand how it works, and more specifically the construction of the meanings involved in this linguistic-pragmatic phenomenon. To this end, our analysis is based on the pragmatic functions of the èwòndò greeting, as revealed by our work, which leads us to say that the greeting is a prototypical politeness scheme characterised by linguistic amalgam and semantic ambiguities.

Key words: politeness; greeting; pragmatics; routine; ritual; language

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.12646844>

1 Introduction

Il est généralement admis que la politesse est née d'une volonté de « vivre ensemble » plus équilibrée. Elle regroupe un ensemble de comportements sociaux entre individus qui vise à exprimer la reconnaissance d'autrui et à être traité en tant qu'une personne ayant des sentiments. Au cours des siècles, certaines règles de politesse se sont figées alors que d'autres mutaient. De la sorte, la politesse est devenue le résultat de la nécessité pour l'être humain de maintenir l'équilibre dans ses relations interpersonnelles.

Les reflets de la politesse dans l'usage du langage se trouvent dans les stratégies communicatives dont se sert le locuteur pour éviter ou réduire le conflit avec son interlocuteur, lorsque les intérêts des deux parties ne coïncident pas. De cette façon, la politesse a été conçue comme un « contrat conversationnel » (B. Fraser 1990, 232), dans lequel les interlocuteurs jouissent de quelques droits, mais sont aussi tenus d'accomplir certaines obligations, subordonnées à des règles linguistiques cependant autonomes et indépendantes de la communication verbale, qui pourrait exister sans elles.

La politesse se manifeste autant dans des formules ritualisées, socialement sanctionnées et fortement conventionnelles, que dans des manifestations individuelles, comme des effets de la capacité créatrice du locuteur. Par ailleurs, la politesse est conçue comme l'ensemble des moyens par lesquels le langage gère, au nom du sens commun, le fonctionnement de la communication interpersonnelle. Dans cette optique, la langue, loin d'être un simple instrument de description de la réalité est un élément de structuration de la réalité. Car, comme le stipule l'hypothèse Sapir-Whorf :

- elle organise l'expérience des membres d'une société et par conséquent façonne son monde et sa réalité ;
- elle conditionne la vision du monde d'une communauté linguistique ;
- elle a une influence sur la manière de réfléchir.

La « politesse linguistique » quant à elle est un domaine de recherche relativement récent, qui met l'accent sur le niveau social de la communication, vu que le langage constitue une forme de relation interpersonnelle, conditionnée par tout un ensemble de facteurs – l'âge, le sexe, la hiérarchie ou la position sociale, le degré de familiarité entre les interlocuteurs, etc. –, qui trouvent des manifestations linguistiques concrètes.

Elle est un phénomène linguistiquement pertinent. Un phénomène, étant un fait naturel constaté, susceptible d'étude scientifique et pouvant devenir un sujet d'expérience ; c'est également un fait observé en particulier dans son déroulement ou comme manifestation de quelque chose d'autre ; c'est encore ce qui apparaît à la conscience, ce qui est perçu par les sens ; chez Kant, c'est ce qui relève du monde sensible, par opposition à noumène (objet de l'entendement, correspondant à une intuition non sensible par opposition au phénomène).

Pour Grice, la politesse est un phénomène périphérique dans la mesure où elle n'est pas orientée vers l'efficacité du discours, mais bien vers la gestion des relations. A ce propos, Kerbrat Orecchioni affirme qu' : « il est évident que la problématique de la politesse se localise non point au niveau du contenu informationnel qu'il s'agit de transmettre, mais au niveau de la relation interpersonnelle qu'il s'agit de réguler » (1992 :159).

Il est certes assez ardu de décrire efficacement ce qui se passe dans les échanges communicatifs sans tenir compte de certains principes de politesse car, selon le même auteur (1992 : 160),

Ces principes exercent des pressions très fortes au même titre que les règles plus spécifiquement linguistiques et que les maximes conversationnelles de Grice sur les opérations de production et interprétation des énoncés échangés.

Elle ajoute que dans les interactions verbales effectives, la politesse est donc un phénomène linguistiquement pertinent. Si donc, l'on considère que la politesse est un phénomène périphérique orientée vers la gestion des relations, de nature interactionnelle et dont l'ancrage est culturel, alors, la politesse linguistique serait un phénomène linguistique périphérique orientée vers la gestion des actes de langage issus des relations.

Cette précision se justifie en ce que certaines manières d'agir ou de penser particulières mais généralement partagées peuvent acquérir par suite de la répétition , une sorte de consistance qui les constitue en une réalité distincte des faits individuels qui la manifestent sous la forme d'une habitude collective qui n'existe pas seulement à l'état d'immanence dans les actes successifs qu'elle détermine mais s'exprime une fois pour toute dans une

formule qui se répète de bouche en bouche, qui se transmet par l'éducation, qui se fixe également par écrit, habitude collective et formule qui peuvent ne pas se retrouver toutes entières dans les applications qui en sont faites par des particuliers puisqu'elles peuvent être sans être actuellement appliquées.

Cette dissociation ne se présente pas toujours avec la même netteté, mais le fait qu'elle existe montre que le fait social est distinct de ses répercussions individuelles. De là vient la pertinence de l'approche prototypique pour essayer de capter ce phénomène linguistique et social assez complexe.

Ce qu'enseigne l'analyse du fonctionnement de la politesse tient fondamentalement en deux choses : sa nature interactionnelle et son ancrage culturel. Ainsi, pour présider à l'organisation pragmatique du discours, il se dessine une structure à trois composantes : un principe de coopération, un principe de politesse et un principe stylistique.

Le principe de coopération gère la dimension inférentielle du discours, le principe de politesse ancre le discours dans une dimension sociale, le principe stylistique prend en compte la liberté d'énonciation du locuteur, le choix de parole propre à cette rhétorique restreinte, l'empreinte personnelle dans le choix discursif. Tous ces trois principes, composent ensemble un modèle d'organisation du discours susceptible peut-être de conduire à la description du bien-dire ou de l'harmonie conversationnelle.

Selon nous, le schéma prototypique de politesse renvoie donc à la structure générale du standard de comportement verbal ou non que l'on adopte au cours d'une interaction qui permet de gérer les relations sociales, réguler l'échange communicatif et éviter le conflit.

De plus, on qualifie parfois la politesse de « simple rituel » afin d'en souligner l'aspect « mécanique » ou « artificiel » et de déplorer son manque d'authenticité (cf. D. Picard, 2007). Cependant, dans la communauté èwòndò, les rituels ne sont pas seulement des comportements mécaniques. Ce sont des actions complexes et inhérentes à la vie sociale. En effet, le terme « rituel » est issu du latin *ritus* qui signifie « ordre prescrit » et évoque l'idée d'un comportement répétitif et codifié dont la fonction est essentiellement symbolique. Il s'apparente à une routine, qui est un usage consistant à agir toujours de la même manière.

Dans cet article, nous comptons définir la politesse en contexte d'interaction verbale èwòndò à la lumière de la pensée gricéenne, en vue de désamalgamer les concepts et attitudes langagières y afférentes dans le cadre d'une routine de la pragmatique èwòndò: la salutation.

En conséquence, le symbolisme dont il est question ici et que nous allons scruter, est la valeur de la salutation et surtout ce qu'elle représente dans le fonctionnement de la politesse en situation d'interaction verbale èwòndò. Pour ce faire, notre réflexion est articulée autour des fonctions pragmatiques de la salutation èwòndò. C'est elle qui nous fait dire que la salutation èwòndò est un schéma prototypique de politesse qui se caractérise par un amalgame linguistique et une ambiguïté sémantique au cours de l'interaction verbale.

2 Méthodologie

2.1 Méthodologie de la recherche

Notre approche de recherche est non expérimentale, car notre théorie de la connaissance postule que le concept de politesse est très relatif. C'est un concept qui est interdépendant du sujet engagé dans l'interaction, c'est-à-dire dans une dépendance réciproque avec ledit sujet. Nous poursuivons ainsi le but qui est de comprendre son fonctionnement, plus précisément la construction des sens impliqués dans ce phénomène linguistico pragmatique, à travers une dialectique sans cesse renouvelée, sans aucun souci de généralisation, car selon nous il n'y a pas de standard universel de politesse dans l'interaction humaine.

Notre hypothèse ontologique est que : « la politesse n'est pas universelle, chaque peuple a sa propre perception de ce phénomène ». Et, selon nous, il existe des schémas prototypiques de politesse enracinés dans les systèmes de valeurs culturelles spécifiques à la langue et la culture èwòndò qui transparaissent à travers des évidences linguistique et pragmatique dans les pratiques communicatives durant l'interaction verbale ou non verbale.

2.2 Méthodologie de la collecte

Notre but étant de comprendre la construction des sens impliqués dans le phénomène de politesse, nous avons opté pour la recherche documentaire complétée par l'observation empirique à travers des entretiens semi-structurés en

raison de la nécessité d'une vérification contextualisée des éléments linguistiques (prononciation, transcription, sens en contexte des morphèmes).

Dans le cadre de cet article, il est important de préciser que le langage objet est : l'èwòndò et le métalangage est : le français. Notre analyse et interprétation s'appuie en conséquence sur des données recueillies dans la littérature d'apprentissage de la langue èwòndò et de manière empirique.

2.3 Méthodologie d'analyse

Pour justifier nos résultats, nous avons interrogé la cohérence des données disponibles dans la littérature et des données empiriques de manière dialectique à travers un raisonnement rigoureux visant à démontrer ou réfuter le fait que "la politesse n'est pas universelle, chaque peuple a sa propre perception de ce phénomène". Dans le cadre de cet article, nous nous intéressons à l'une des formes de politesse les plus usuelles et les plus amalgamées de l'interaction conversationnelle : la salutation.

2.4 Approche théorique

L'analyse que nous faisons des données y afférentes s'appuie sur l'explication des différentes fonctions de cette pratique ou attitude langagière, mises en exergue par nos travaux, à la lumière de la philosophie du langage et de la pragmatique linguistique.

Ce faisant, nous avons adopté la triangulation des données primaires auprès de locuteurs natifs et des données secondaires provenant de la littérature d'apprentissage de la langue èwòndò. A cet effet, nous concevons d'une manière globale, la pragmatique comme l'étude de la relation qui s'établit entre le langage et l'usage dudit langage dans la communication.

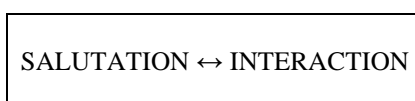
3 La salutation : un rituel bivalent

La salutation, dans la dynamique de la pragmatique èwòndò est un rituel bivalent. C'est-à-dire qu'elle assume deux fonctions, notamment : une fonction de démarreur et une fonction d'indicateur.

3.1 1^{ère} fonction : la salutation est un « démarreur ».

La salutation est un « démarreur ». C'est-à-dire qu'elle initie et clos une interaction verbale en èwòndò. Ce qui veut dire qu'à elle seule, elle peut constituer une interaction verbale en terme de rencontre et séparation de deux ou plusieurs individus.

Dans ce cas, la salutation est équivalente à l'interaction.



Soit l'illustration suivante :

LOCUTEUR	INTERACTION	ALLOCUTAIRE
	SALUTATION	
	[[Aa Mininga O vumáa] + [O vumá]]	
	↑ Début	↑ Fin

Figure 1. Salutation en tant qu'interaction verbale èwòndò

Toutefois elle peut aussi uniquement introduire une interaction verbale entre deux ou plusieurs individus au moment de la rencontre ; ou alors clore une interaction au moment de la séparation.

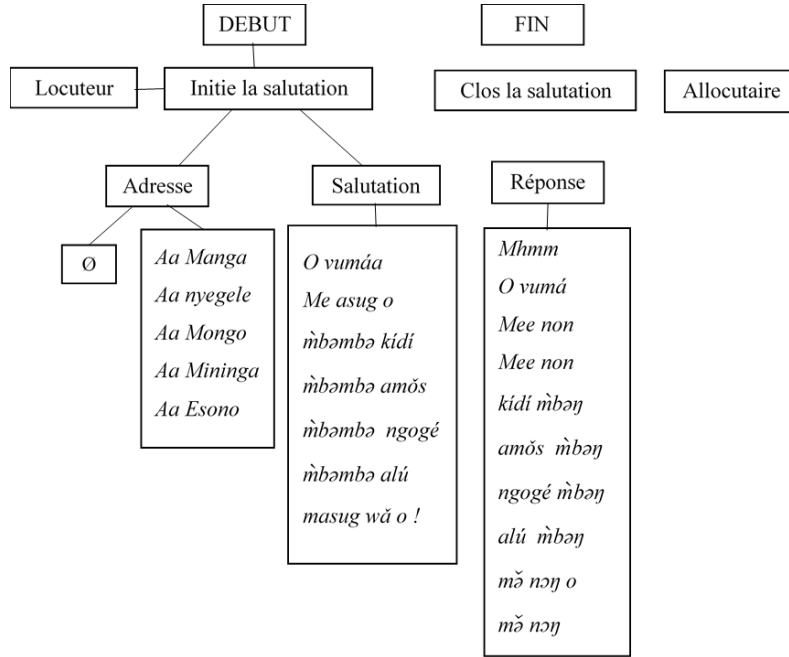


Figure 2. Structure de la routine de salutation ɛ̀wòndò

3.1.1 Les catégories de salutations en ɛ̀wòndò

On distingue trois catégories de salutation en ɛ̀wòndò où elle assume la fonction de démarreur, à savoir : la salutation d’ouverture, la salutation de clôture et la salutation indépendante ou invariable.

La salutation d’ouverture est en général marquée par trois éléments : une interjection, une adresse et un nexus de salutation. La salutation d’ouverture ɛ̀wòndò n’est pas utilisée comme salutation de clôture et vice versa. Il convient de préciser que nous appelons « nexus de salutation » dans le cadre de la pragmatique ɛ̀wòndò : un syntagme ou un énoncé dont le sens renvoie à une marque une civilité ou un respect.

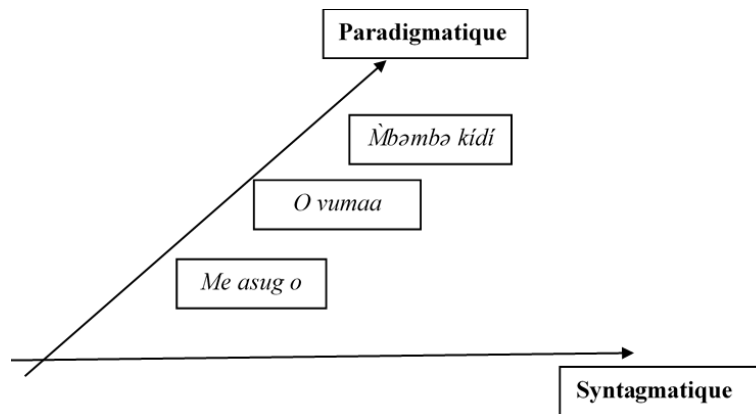


Figure 3. Coupe du nexus de salutation ɛ̀wòndò selon les axes syntagmatique et paradigmatic (paradigme de « marque une civilité/marque un respect »)

3.1.2 Une routine rencontrée au début et/ou à la fin d’une interaction verbale ɛ̀wòndò

Le corpus que nous avons constitué met en lumière des énoncés usuels généralement exprimés lors d’une interaction. Nous avons également observé que lorsque l’on devient régulier dans la localité d’Ekoudendi dans le département du Nyong-et-So’o, département par excellence ɛ̀wòndò, les habitants ont tendance à saluer un nouveau venu en signe d’hospitalité ou de convivialité. Le but recherché n’est pas toujours d’échanger avec l’autre.

La salutation est alors une évidence pragmatico-linguistique de respect ou de civilité. C'est-à-dire de bonne éducation. Dans les manuels d'apprentissage, elle est structurée des manières suivantes :

Cas 1 : Adresse + Salutation + réponse

Tableau 1. Exemple d'un cas d'interaction verbale contenant une adresse, une salutation et une réponse

<i>Adresse</i>	<i>Salutation</i>	<i>Réponses</i>
<i>Aa Mangá</i>	<i>O vumáa</i>	<i>Mhmm</i>
<i>Aa nyegele</i>	<i>Me asug o</i>	<i>O vuma</i>
<i>Aa Mongo</i>		<i>Mee non</i>
<i>Aa Mininga</i>		<i>Mee non</i>
<i>Aa Esono</i>		

Cas 2 : Salutation + réponse

Tableau 2. Exemple d'un cas d'interaction verbale contenant une salutation et une réponse

<i>Salutation</i>	<i>Réponse</i>
<i>mòbàmbà kídí</i>	<i>kídí mòbàḅ</i>
<i>mòbàmbà amõs</i>	<i>amõs mòbàḅ</i>
<i>mòbàmbà ngogé</i>	<i>ngogé mòbàḅ</i>
<i>mòbàmbà alú</i>	<i>alú mòbàḅ</i>
<i>masug wă o !</i>	<i>măă nɔḅ o</i>
<i>o vúmá, a mǎõñhótí !</i>	<i>măă nɔḅ</i>

Présentée ainsi, la salutation semble une simple formalité. Pourtant en pragmatique èwòndò ce n'est pas le cas.

Tout d'abord, l'exemple 1 suppose que le locuteur initiateur de l'échange, en utilisant une adresse telle que « *Aa Manga (nom d'une personne)* », « *Aa nyegele (enseignant)* », « *Aa Mininga (femme¹)* » ou encore « *Aa Mõngɔ (enfant)* », a la liberté d'interpeller « *Manga* », « *nyegele* », « *Mininga* » ou encore « *Mõngɔ* ».

Cet exemple suppose encore que ledit locuteur, si en plus des adresses sus-énoncées, y adjoint une salutation (le syntagme « *o vumaa* » ou l'énoncé « *Me asug o* »), aura comme réponse « *Mhmm* », « *O vuma* », « *Mee non* ».

Selon nous, le choix de ces allocutaires n'est pas anodin, ce choix est un impensé tacite qui illustre que dans l'apprentissage de la langue èwòndò, on prend en compte la culture interactionnelle. Aussi, pour communiquer avec un èwòndò, il faudrait avoir un degré de familiarité avec son allocutaire ou l'aptitude à percevoir par les sens la nature de son interlocuteur. Ainsi, entrer en interaction verbale avec individu èwòndò suppose que l'on reconnaisse :

- soit l'identité sociale de son allocutaire sur le plan individuel « *Manga* », ou communautaire « *nyegele* » (celui qui enseigne) ;
- soit l'âge de son allocutaire « *Mõngɔ* » ;
- soit le sexe² de son allocutaire « *Mininga* ».

Nous retrouvons dans ces exemples, les trois principes généraux qui régulent le fonctionnement de la politesse èwòndò à savoir : la distance, le degré d'imposition et le pouvoir. Il y a donc reconnaissance de la face de l'allocutaire dès l'entame de la rencontre ou de l'interaction.

Ainsi, pris comme formule, on aurait tendance à croire qu'il s'agit là d'un énoncé fermé pour en revenir à la maxime de quantité de Grice qui suppose que le locuteur donne la quantité d'informations utile à l'allocutaire (ni trop importante, ni pas assez).

¹ Femelle de l'être humain.

² NB : un étranger sera indexé par sa nature physique : « *fám* » (homme) ; « *nyamoro* » (vieillard)

Ainsi, que ce soit ; « mðbæmbæ alú (*bonne nuit*) » ; « masug wă o ! (*je te salue o !*) » ou « O vúmáa (*sois salué*) », ces énoncés sont supposés contenir l'essentiel de ce que l'allocutaire doit décoder de l'intention de communication du locuteur.

De plus, la salutation d'ouverture est souvent suivie d'une formule tendant à renseigner sur l'état de santé de l'allocutaire. Ce qui donne au locuteur des éléments d'information d'ordre relationnel sur l'état global de son interlocuteur.

Exemple :

Locuteur A	Répondant B
<i>Ye o ne mvøe ?</i>	<i>Owé, me ne mvøe</i>
	<i>Me ne nalaa</i>
	<i>Me ne te maan mvøe</i>
	<i>Maa me abebe</i>

Il s'agit d'une prise de paramètres qui s'étend jusqu'à la filiation de l'allocutaire.

Enoncé èwòndò	Traduction française
<i>O nà dzwé yá ?</i>	<i>Comment tu t'appelles ?</i>
<i>Mə nà dzwé naa Ekəbana</i>	<i>On m'appelle Ekəbana</i>
<i>Yə o bómbó mvøé ?</i>	<i>As-tu bien dormi ?</i>
<i>Maa mə bómbó nālā</i>	<i>J'ai assez bien passé la nuit</i>
<i>Yə wakə éšīé ? Wabə dzé ? :</i>	<i>Quel travail exerces-tu ?</i>
<i>Mabə lóbəle Óngōla Èwòndò</i>	<i>Je travaille à Yaoundé</i>
<i>Esōá a nə mǎn dzé ?</i>	<i>A quelle tribu appartient ton père ?</i>
<i>Tadá a nə mǎn Èwòndò , mǎn Mvóg Tsuy Mbálá</i>	<i>Mon père est Tsungui Mbálá</i>
<i>Ndá Tsuy Mbálá fé ?</i>	<i>A quelle famille Tsungui Mbálá ?</i>
<i>Mvóog Bǎtsí, á ndáá Otū Tamba Mbiá</i>	<i>Mvog betsi, de la famille Otu Tamba</i>
<i>Nyoá a nə ngɔn dzé ?</i>	<i>Ta mère est de quelle tribu ?</i>
<i>Naná a nə ngɔn Etudi yá á Mbāla</i>	<i>Ma mère est Etoudi de Mbāla</i>
<i>Yə nyɔ ndómo a nə mvøé ?</i>	<i>Comment va ton oncle maternel ?</i>
<i>Owé, a nə mvøé</i>	<i>Oui, il se porte bien</i>
<i>A ká á vé ? Mə kǎn yǎ nye yén</i>	<i>Où est-il ? Je ne l'ai pas vu il y a longtemps</i>
<i>A yáge dudǔ mǎt ūā á tison</i>	<i>Il apprend la conduite en ville</i>
<i>Yə nyɔá éšōngó a nə mvøé ?</i>	<i>Comment va ta tante paternelle ?</i>
<i>Owé, a nə óngōngo</i>	<i>Oui, elle va assez bien</i>
<i>Yə nyɔ mváma a nə mvøé ?</i>	<i>Comment va ton grand-père ? Etc...</i>

Figure 4. Prise de paramètres au cours d'une salutation

3.1.3 Essentiel d'une interaction verbale en èwòndò

L'une de nos observations participantes dans la localité d'Ekoudendi est la suivante : chaque fois qu'un individu rencontre un autre pour la première fois dans la journée, il le salue. Et, en fonction des occasions, au cas où une nouvelle personne « s'ajoute » à la rencontre en présence de celle déjà saluée, le locuteur initial salue à nouveau le groupuscule constitué.

Cette salutation constitue à elle seule une interaction tel que nous l'avons mentionné en exemple dans le tableau 1 ci-dessus. On remarque toutefois, qu'en cas de non réponse dans le cadre familial, le locuteur envers qui une rétroaction n'a pas été accomplie, se retrouve face à la nécessité d'une renégociation du principe coopératif.

Partout nous trouvons des modes d'expression qui forcent à faire exister ce qui est nécessaire à leur compréhension. La quantité de matériel linguistique utilisé varie dans chaque cas en fonction de la situation, de la conversation précédente, de ce qui s'apparente pour les locuteurs à un état d'esprit commun.

Exemple :

<i>Locuteur A</i>	<i>Locuteur B</i>
<i>mòbàmbà kídí</i>	<i>kídí mòbàḡ</i>
<i>mòbàmbà kídí</i>	<i>mòbàmbà kídí</i>

Dans certaines conditions, un mot en dit autant qu'une phrase entière sous d'autres conditions. Si nous prenons comme norme « la forme d'expression qui transmettra une pensée dans toutes les conditions possibles à tout auditeur possible, les autres formes utilisées semblent défectueuses » (Herman Paul 80, p.351, in Hunter et al 2020).

3.1.4 Une routine pragmatico-linguistique

Parlant du rituel, nous avons signalé en introduction de cet article que ce terme évoque l'idée d'un comportement répétitif et codifié dont la fonction est essentiellement symbolique ; et qu'en tant que tel, il s'apparente à une routine, qui est un usage consistant à agir toujours de la même manière. Rappelons que comme nous l'avons mentionné au moment de l'introduction, ce qui nous intéresse, ce sont les modalités liées à la construction de sens en lien avec la politesse.

Dans le cadre de la salutation en cours d'interaction, c'est après avoir appris qui il est, d'où il vient, quels sont les membres de sa famille, son rang, son statut, que le locuteur dans le cas précédente l'enfant (Mòngò) apprend à interagir.

Et ce faisant, la première chose à faire est la salutation lors de la rencontre d'un plus âgé qui lui est familier. Ceci est également observable dans les manuels d'apprentissage où les premières leçons pragmatiques, après l'initiation à la phonétique, l'alphabet et la construction des mots, l'apprenant acquiert le langage de l'interaction qui prend plusieurs formes : dans PROPELCA, il s'agit de mesugan (salutations) ; avec Pichon on parle d'Atoban (rencontre) ; avec Essono il est question de phrases usuelles.

On peut observer dans Pichon (1950) la longueur des énoncés pragmatiques qui pourrait traduire le souci d'exhaustivité dans la phase de rencontre. Dans la collection PROPELCA, la pragmatique n'est pas au cœur de l'apprentissage tel que l'illustre la longueur de la leçon, on y dénote plutôt un souci de généralisation de la grammaire èwòndò plutôt que des pratiques communicatives ; et chez Essono (2012), il s'agit de quelques phrases usuelles. En ce qui concerne ce dernier auteur, l'apprenant ou lecteur se fait servir une liste de phrases usuelles, c'est-à-dire des phrases que l'on rencontre fréquemment dans l'interaction verbale èwòndò. Et nous de se demander : si on les rencontre fréquemment, c'est dire qu'elles sont d'un usage courant ; et si elles sont d'un usage courant alors elles ont certainement une fonction précise.

Il n'en demeure pas moins, qu'en situation de rencontre entre deux ou plusieurs individus, dans la communauté èwòndò, il y a nécessairement interaction verbale ou non verbale :

- Dans le cas où elle est non verbale on observe systématiquement un geste comme marque de civilité et en l'absence d'un geste, il y a questionnement.
- Dans le cas où l'interaction est verbale, ladite interaction est initiée par un locuteur en utilisant une salutation d'ouverture.

Tableau 3. Phases de l'interaction verbale

DIFFERENTES PHASES DE L'INTERACTION					
Contexte de l'interaction	Rencontre	Décodage /Message	Rétroaction/stratégie de politesse		Conclusion
Convivial	Salutation	Réponse			Poursuite de l'échange
Menaçant	Salutation	Pas de réponse	remédiation	réponse	Poursuite de l'échange
	Salutation	Pas de réponse	remédiation	Pas de réponse	Fin de l'échange
Hostile	Pas de salutation	pas de réponse			Pas d'échange

Le questionnement que nous avons évoqué n'est pas lié au contenu informationnel du message, il est lié au contenu relationnel de l'échange. C'est-à-dire qu'il va au-delà de l'information pour toucher le relationnel. A ce sujet, le problème que rencontre le locuteur sera de déterminer comment poursuivre ou clore l'échange verbal.

C'est dans la stratégie utilisée que réside toute la complexité de la salutation de clôture de l'interaction verbale. Analysons l'extrait suivant pour illustrer ce postulat :

Extrait³ :

*Yë, Paul an'a nda ?
M, an'a nda yòb ; mayem kik ; mandziki nye yen.

Anë he ?
Akë a afub.
Loge nye ; kël'avo ; dzoge, mamen makë we.

Ayi zu a mvus awulu da.
Mabëlë kik abog ya a yanga ntye a hala.
Nyigi, byayi lè tsetsat ; amu dze wayi volo kë na ?
Dze yayak wa ?
Mesiki dzam yanga ntye a hala ; makë a bisye.
Kade Paul në azu me yen okidi. Nala.*

*Paul est-il à la maison ?
Oui, il est en haut ; je ne sais pas, je ne l'ai pas vu
Où est-il ?
Il est au jardin
Appelle-le ; va un peu vite ; laisse-le ; j'y vais moi-même.
Dans une heure il reviendra
Je n'ai pas le temps d'attendre si longtemps.
Entre, nous allons causer un peu ; pourquoi partir si vite ? qu'est-ce qui te presse ?
Je ne puis pas attendre ainsi ; je vais au travail. Dis à Paul qu'il vienne me voir demain. Bon.*

Considérons par exemple que l'interaction a commencé par la salutation suivante « Aa Mininga Ovumáa », que l'allocutaire a répondu « O vumá » et que cette interaction se poursuit tel qu'illustrée dans l'extrait ci-dessus. On peut en extraire plusieurs scénarios d'interaction, tels qu'illustrés dans la suite de cet article :

Cas 3 :

LOCUTEUR	INTERACTION		ALLOCUTAIRE
	SALUTATION D'OUVERTURE		
	<i>Salutation</i>		<i>Réponse</i>
	[[Aa Mininga O vumáa]]	+	[O vumá]]
	↑ Début		↑ Fin
	MESSAGE		
	<i>Question</i>		<i>Réponse</i>
	<i>Yë, Paul an'a nda ?</i>		
			<i>M, an'a nda yòb</i>
	<i>Loge nye</i>		
			Ø

³ Pichon, 1960

<i>kël'avo</i>	
	Ø
CLOTURE	
<i>dzoge, mamen makë we</i>	
	Ø
FIN	

Lire : Ø : aucune réponse verbale.

Figure 5. Scenario affirmatif collaboratif

Avec ce premier cas, nous notons que le terme « aurevoir » chez les èwòndò n’a pas un équivalent fixe, et qu’il est fonction des nécessités de communication.

Ainsi, dans ce cas précis où le locuteur clos l’interaction avec “*dzoge, mamen makë we (laisse moi-même je viens là-bas)*”, on pourrait penser à une potentielle suite de l’interaction verbale. Ce qui n’est pas le cas vu que sur le plan pragmatique, cette phrase constitution non seulement une salutation de clôture c’est-à-dire qu’elle marque la fin de l’interaction, mais elle exprime un acte performatif du locuteur. Ce qui nous conduit à la deuxième fonction de la salutation: l’indicateur du climat relationnel entre les interactants.

3.2 2^{ème} fonction : la salutation est un indicateur du climat relationnel entre les individus

Dire de la salutation qu’elle est un indicateur du climat relationnel entre les individus c’est supposer que c’est par la salutation qu’on peut apprécier le degré de sympathie ou d’animosité entre les individus. Reprenons notre exemple précédent : « *Yë, Paul an’a nda ?(est-ce que Paul est à la maison)* » « *M, an’a nda yòb (oui il est en haut –de la maison)* » « *Loge nye; kël'avo; dzoge, mamen makë we (appelle-le ; vas-y vite ; laisse moi-même j’y vais)* ».

On peut facilement déduire que le Locuteur et l’interlocuteur se connaissent ; qu’il a un ascendant sur l’interlocuteur pour lui donner des injonctions (« *Loge nye* »; « *kël'avo* »; « *dzoge,* »). Et surtout qu’il peut agir à sa guise pour atteindre son objectif interactionnel, car ici, l’interlocuteur n’est pas l’allocutaire visé. Considérons un autre cas qui ne permettrait pas au locuteur de se mouvoir comme dans le précédent.

Cas 4 :

LOCUTEUR	INTERACTION	ALLOCUTAIRE
	SALUTATION D’OUVERTURE	
	<i>Salutation</i>	<i>Réponse</i>
	[[Aa Mininga O vumáa]]	+ [O vumá]]
	↑ Début	↑ Fin
	MESSAGE	
	<i>Question</i>	<i>Réponse</i>
	<i>Yë, Paul an’a nda ?</i>	<i>mayem kik, mandziki nye yen.</i>
	CLOTURE	
	<i>Kade Paul në azu me yen okidi.</i>	
		Ø
	<i>Nala.</i>	
		Ø
	FIN	

Lire : Ø : aucune réponse verbale.

Figure 6. scenario mitigé qui semble hostile

Il convient de relever que la théorie de Grice est que : « dans l’usage quotidien on signifie plus que ce que l’on dit littéralement » (in Julie Hunter, 2020).

Chaque phrase contenant une référence à une donnée sensorielle pourrait être traduite sous la forme X semble ø à A, où X est l’objet perçu et A celui qui perçoit. Pour Grice , cette traduction pourrait très bien être utilisée par un

locuteur autant certain qu'incertain que X est \emptyset et elle est donc appropriée pour exprimer un jugement portant sur des données sensorielles (*sense-data statement*).

L'application de la distinction entre « ce qui est dit » et « ce qui est impliqué » permet à Grice de regrouper sous l'étiquette d'« implicature conversationnelle » des phénomènes disparates qui avaient pu être observés bien avant lui. (Cf. Julie Hunter, 2020)

Ainsi, l'utilisation d'une description définie tend à engendrer une implicature de référence, une conjonction de coordination induit une implicature d'ordre temporel (au moins dans certains environnements), et l'utilisation d'un verbe d'apparence donne lieu à une implicature d'ignorance.

Soit l'exemple d'interaction verbale suivant tiré du cas précédent : Locuteur A « Ye Paul an'a nda ? » Interlocuteur B : « Mayem kik ; mandziki nye yen » ; Locuteur A : « Kade Paul në azu me yen okidi. Nala ». Dans cet exemple tout comme dans ceux présentés dans nos résultats on retrouve dans le fonctionnement de l'interaction verbale, un certain nombre de postures pragmatiques.

En analysant ce cas d'interaction sous la forme X semble \emptyset à A ; où, X est l'objet perçu. On note que, l'objet perçu est l'énoncé ou l'acte de langage émis. Ainsi, en vertu de la maxime de quantité ou en ce qui concerne le principe d'économie de l'expression qui précise que :

« L'utilisation plus économique ou plus abondante de moyens linguistiques pour exprimer une pensée est déterminée par le besoin. [...] dans l'ensemble, notre activité linguistique se caractérise par une certaine parcimonie » (Julie Hunter, 2020)

« Mayem kik mandziki nye yen » (*je ne sais pas, je ne l'ai pas vu*) peut sembler « hostile » ou « menaçant » au locuteur A. De même, « Kade Paul në azu me yen okidi. Nala » (*dis à Paul de venir me voir demain matin. Bon*) peut sembler « menaçant » à B.

On a là un cas d'implicature d'ignorance du fait de l'usage d'un verbe d'apparence. Ce qui peut mener aux diverses interprétations sémantiques suivantes en français : « Dit à Paul qu'il vienne me voir demain » ; « Demande à Paul de venir me voir demain » « Informe Paul de ce que je veux qu'il vienne me voir demain ».

Pourquoi considérons-nous la salutation comme un indicateur du climat relationnel entre les inter actants ? Nous le faisons, parce que nous convoquons non seulement la pleine coopération au moment de l'interaction également la vérité des énoncés émis.

Or, la théorie d'Aristote soutient qu'une phrase est vraie uniquement quand la situation qu'elle décrit correspond à un fait. En conséquence, pris comme fait, en vertu de cette théorie, l'énoncé : « mayem kik, mandziki nye yen », en réponse à l'énoncé : « Yë Paul an'a nda ? » est vrai.

En effet, Aristote dit que pour dire quelque chose qui soit jugé vrai ou faux, il faut à la fois parler d'une entité au moyen d'un onoma et attribuer à cette entité une propriété ou rhema. Une expression qui dénote une entité ne peut pas être en soi vraie ou fausse. Seule une phrase (logos) construite pour en dire quelque chose peut être vraie ou fausse (Julie Hunter, 2020) donc « mayem kik » où onoma est « me » et rhema est « a yem + kik » est vraie. Et, en vertu de la règle 1 de clarté de Lakoff (Soyez clair), pas hostile.

Par ailleurs, St Thomas d'Acquin écrit « veritas est adaequatio rei et intellectus » (littéralement, la vérité est l'adéquation de la chose et de la pensée) et ajoute : « un jugement est dit vrai quand il est conforme à la réalité extérieure ».

Ainsi donc, si « mayem kik , mandziki nye yen » est conforme à la réalité, alors il est vrai. Si cet énoncé n'est pas conforme à la réalité extérieure alors il n'est pas vrai. Et s'il n'est pas vrai, il donne lieu à d'autres inférences contextuelles lesquelles peuvent être :

Tableau 4. Cas d'inférences contextuelles chez le récepteur

Énoncé	Inférences contextuelles du récepteur
Mayem kik, mandziki nye yen : Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu	Parce que Paul ne veut pas te voir
	Parce que je ne veux rien dire
	Parce que tu m'énerves
	Parce que je ne t'aime pas et ne veux pas que Paul te voies
	Etc...

Si l'on part du postulat que la politesse est vérité, on adhère au postulat de Wittgenstein qui met avant le fait que le sens d'un mot n'est pas donné par ce qu'il représente dans le monde, mais par la façon dont il est utilisé par les locuteurs. Dans cette approche, le sens est considéré comme relatif à des contextes d'usage et irréductibles aux approches formelles.

En soulignant les différentes fonctions du langage comme fondamentalement interactif, Wittgenstein se fait l'écho des préoccupations de Thomas Reid, qui avait enjoint les philosophes à se focaliser non pas sur le contenu des jugements exprimés par des phrases déclaratives, mais sur ce que les locuteurs font avec leurs énoncés, anticipant ainsi la théorie des actes de langage développée par Austin.

Ainsi, si l'émetteur considère la réponse « mayem kik, mandziki nye yen », comme fautive, et n'ayant pas atteint son objectif de communication, on pourrait déduire que « Kade Paul n'azu me yen okidi. Nala » est une clôture ou une conclusion à l'interaction qui précise l'objet de ladite interaction qui est : i) que le locuteur rencontre Paul ; ou bien, ii) la nature de la relation entre l'émetteur et le récepteur qui n'est pas cordiale ou familière ; ou encore, iii) le fait que l'émetteur ne souhaite pas dévoiler à l'interlocuteur le contenu de ce qu'il voudrait partager avec Paul.

Par ailleurs, nous notons également que la frontière entre la signification d'une expression et l'information que l'auditeur /récepteur peut raisonnablement induire des propos du locuteur / émetteur est d'une grande complexité.

Tableau 5. Cas d'inférences contextuelles dans la posture du locuteur

Énoncé	Contenu sémantique	Information que l'auditeur peut raisonnablement induire
Mayem kik, mandziki nye yen	Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu	Paul n'est pas là.
		Paul est là, mais le répondant ne l'a pas vu donc elle ne sait pas qu'il est là
		Paul est là et il lui a demandé de dire qu'il n'est pas là
		Paul est là et il ne veut pas être dérangé et signaler sa présence au locuteur peut offenser Paul donc pour protéger sa face , l'interlocutrice répond qu'elle ne sait pas.
		Etc...

Pour soutenir notre propos, Grice a combiné deux angles de réflexion : le premier porte sur la relation entre le contenu de nos énoncés et les inférences que l'on peut tirer comme celles présentées ci-dessus et le second tire profit d'un raisonnement sur les motivations du locuteur à produire tel énoncé, raisonnement qui induit chez l'interlocuteur un questionnement sur ce qu'il est censé comprendre.

Ce qui nous conduit à postuler que certains énoncés sont polis et d'autres ne le sont pas. Et, s'ils ne le sont pas, c'est que le climat relationnel n'est pas au beau fixe.

Or, Buridan (*in* J. Hunter, 2020) a soutenu qu'avant de juger si un locuteur dit quelque chose de vrai ou de faux, nous devons nous demander s'il a utilisé les mots dans leur sens propre ou impropre. Car un propos peut être faux quand on l'interprète comme contenant un mot utilisé au sens propre, mais vrai quand on l'interprète comme contenant un mot utilisé au sens impropre.

Certains F sont des G implique tous les F sont des G. implique tous les F sont des G. « certains énoncés » sont des « évidences de politesse ». Ces propositions peuvent s'inscrire dans une sorte de relation pragmatique défaisable

qui diffère sensiblement de la relation d'implication logique $P \text{ ou } Q$ où P est l'énoncé émis et Q la signification ou inférence pragmatique à conclure par le récepteur du message.

Exemple :

Mayem kik, mandziki nye yen : ou « non »
Mayem kik, mandziki nye yen : ou « je ne sais pas »
Mayem kik, mandziki nye yen : ou “je ne dis pas”

Ici, le « ou » n'est pas de nature sémantique, mais plutôt pragmatique car il représente le sens de la disjonction en langue èwòndò .

Grice explique dans son ouvrage *Meaning* que la « signification non naturelle » représentable sous la forme « U signifie y par x » (où U réfère à un agent intentionnel et x à une expression qui est proférée par U), doit être comprise de la façon suivante : U veut en énonçant X produire un certain effet sur son auditeur, en s'appuyant sur la reconnaissance par son auditeur de cette intention (Hunter, 2020).

Julie Hunter (2020) nous fait savoir que le sens sémantique ou conventionnel dans la conception de Grice est dérivé de la notion d'intention qui gouverne l'usage : si en prononçant une phrase S, un locuteur U exprime sémantiquement P, c'est parce que les locuteurs utilisent régulièrement S avec l'intention d'exprimer P.

Elle ajoute que lorsque la régularité entre l'expression d'un sens et une construction X est établie, on peut parler de X et de ses propriétés logiques de façon systématique ; on peut formaliser le sens de X en utilisant les règles de la logique, et on peut parler de la manière dont le sens des parties de X et leur agencement contribuent conjointement au sens de X, vu comme un tout.

Nous avons donc induit que la politesse est l'usage d'un énoncé ou d'un acte de langage X produit par un locuteur A, qui veut en énonçant X produire un effet Z sur son interlocuteur B, en s'appuyant sur la reconnaissance par B de l'intention Z. Reprenons notre cas de figure : « Locuteur A : yë Paul an'a nda ? Locuteur B : mayem kik, mandziki nye yen ».

La politesse ici est l'usage de l'énoncé : « Yë Paul a n'a nda ? » produit par un locuteur A qui attend en énonçant « Yë Paul a n'a nda ? » une réponse vraie de B en s'appuyant sur la reconnaissance par B de l'intention de réponse favorable que « owé, a n'a nda » (oui, Paul est à la maison) ou bien « kokoa assiki » (non, il n'y est pas).

En effet, le sens sémantique est dérivé de la notion d'intention qui gouverne l'usage, selon Grice : si en prononçant une phrase S un locuteur U exprime sémantiquement P, c'est parce que les locuteurs utilisent régulièrement S avec l'intention d'exprimer P.

Chez les èwòndò, « mayem kik », dans ce contexte est synonyme d'un refus de donner une réponse vraie. Et est régulièrement utilisée dans ce contexte pour cette fonction. Cette régularité relève l'aspect normatif issue de la coexistence socioculturelle des personnes les unes avec les autres.

Ainsi, lorsque la régularité entre l'expression d'un sens et d'une construction X est établie, on peut parler de X et de ses propriétés logiques de façon systématique ; on peut formaliser le sens de X en utilisant les règles de la logique, et on peut parler de la manière dont le sens des parties de X et leur agencement contribuent conjointement au sens de X vu comme un tout.

De là vient la distinction entre « ce qu'un locuteur dit » : « mayem kik » et « ce qu'il veut dire » : « tu n'es pas le bienvenu ici » par exemple.

Plus encore, si un locuteur dit P alors il croit que P. Ce type d'implication, qui peut être rapproché du paradigme de la prétendue implication contextuelle, sous-tend le paradoxe bien connu de G. E. Moore. Moore a noté qu'il serait absurde que je prononce une phrase de la forme P mais je ne crois pas que P à quelque moment T que ce soit, même dans le cas où les deux conjoints de cette phrase seraient vrais à T.

Ainsi, il serait absurde que je dise « Il pleut mais je ne crois pas qu'il pleuve » même si, en fait, il est possible qu'il pleuve au moment où je prononce cet énoncé et qu'à ce même moment, je ne crois pas qu'il pleuve. Une telle

affirmation semble contradictoire, même si, logiquement, aucun des deux conjoints n'implique la négation de l'autre ; en particulier, le fait que je dise « Il pleut » n'implique pas logiquement que je crois qu'il pleut.

Le paradoxe de Moore a provoqué de nombreuses discussions philosophiques sur la question des normes, pour déterminer ce qu'est un contexte de conversation normal ou un acte d'affirmation normal.

Dans le cas de l'exemple ci-dessus, si B dit « mayem kik » alors B croit qu'il ne sait pas. Et si B ne sait pas, alors le raisonnement déductif qui sous-tend cet énoncé est la notion d'implication qui mène à l'énoncé : « Paul n'est pas à la Maison » ou « Paul est à la Maison »

L'implication est une relation de sens qui conduit d'un ensemble de propositions P à une proposition Q telle que, dans toutes les circonstances qui vérifient toutes les propositions de P, Q est également vraie. Ainsi, la relation dont il est question est celle qui existe entre d'une part ce qui est dit par le locuteur et d'autre part les implicatures qui sont associées à ses propos (ou ce que l'interlocuteur infère comme étant le contenu des implicatures en question) est très différente de l'implication.

4 Conclusion

Parvenue à la fin de cet article, notre objectif était de définir la politesse en contexte d'interaction verbale èwòndò à la lumière de la pensée gricéenne, en vue de désamalgamer les concepts et attitudes langagières y afférentes dans le cadre de la salutation èwòndò qui est une routine de la pragmatique èwòndò. Nous avons ainsi présenté les fonctions pragmatiques de la salutation dans une interaction verbale èwòndò. Ces fonctions sont de deux ordres. La salutation assume d'une part la fonction de démarreur d'une interaction verbale et d'autre part, elle sert d'indicateur du climat relationnel entre les inter actants. Nous l'avons expliqué à la lumière des théoriciens précurseurs de la pragmatique linguistique contemporaine.

On a pu voir que la salutation est une pratique routinière dont la rétroaction est le principe. On la rencontre en général au début ou à la fin d'une interaction verbale èwòndò Elle peut consister en un mot, un énoncé ou un syntagme qui appelle la réponse de l'allocutaire impliqué dans l'interaction. Elle peut également constituer l'essentiel d'une interaction verbale en èwòndò. En outre, elle est un rituel bivalent qui demande la pleine participation des inter actants impliqués dans l'échange verbal, car en fonction du contexte et des impensés préexistants, c'est à travers elle qu'un locuteur peut apprécier le degré de sympathie ou d'animosité avec son interlocuteur.

On a bien vu l'impact interprétatif du non-respect du « contrat conversationnel » (B. Fraser 1990, 232), dans lequel les interlocuteurs sont aussi tenus d'accomplir certaines obligations et subordonnées à des règles linguistiques telles que les principes coopératifs et les maximes conversationnelles pour ne citer que ceux-là.

En conséquence, la salutation n'est pas équivalente à la politesse, elle est juste l'une des formes que prend le phénomène linguistique de politesse pour réguler l'échange, gérer la relation interlocutive et éviter le conflit. En tant que telle, elle ne se réduit pas seulement à des formules, des déictiques ou des mots, elle est tout un processus coopératif, réciproque et proactif qui appelle le respect des valeurs sociales partagées, de la véri-conditionnalité des énoncés émis et des compétences sociolinguistiques communautaires.

REFERENCES

- [1] COVENEY A. KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les Interactions verbales*, tome II. (Collection 'Linguistique'.) Paris: A. Colin, 1992, 368 pp. 2 200 21149 X. *Journal of French Language Studies*. 1994;4(1):117-119. doi:10.1017/S0959269500002118
- [2] ESSONO, J.-M. 2012. *Langue et culture èwòndò: par la grammaire, les textes et l'exercice : (suivi d'un lexique français-èwòndò)*.
- [3] FRASER, B. (1990). *Perspectives on Politeness*. *Journal of Pragmatics*, 14, 219-236.
- [4] GRAFFIN, René & François Pichon. 1950. *Grammaire èwondo*. Paris : Congrégation du Saint-Esprit, Firmin Didot et Cie. 215pp.
- [5] HUNTER, Julie, DEL PRETE, Fabio. Sur le chemin de la pensée Gricéenne. Claire Beyssade. *Les implicatures: au-delà du sens littéral*, Les concepts fondateurs de la philosophie du langage (8), ISTE Group, pp.11-42, 2020, Sciences cognitives, 9781784057107. hal-02471843
- [6] PICARD, Dominique, *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité*, Paris, Le Seuil, 2007, bibl., index.